UNIVERSITÉ D'ABOMEY-CALAVI
(UAC)

****

FACULTÉ DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
(FASHS)

****

DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE
(DPH)

****

MÉMOIRE DE LICENCE PROFESSIONNELLE

LE STATUT DE LA PROPOSITION : POUR UNE LECTURE DE *QUAND DIRE, C'EST FAIRE* DE JOHN LANGSHAW AUSTIN

Réalisé et soutenu par :

Maurice Damien ADJABA

Sous la direction de :

Dr Euloge Franck AKODJETIN

Maître de Conférences
CAMES/FASHS/UAC

Membres du jury :

Président : Dr Euloge Franck AKODJETIN

Rapporteur : Dr Euloge Franck AKODJETIN

Examinateurs : Dr Assane MAHAMANE

Dr Koffi ALLADAKAN

Soutenu le 12/01/ 2022

Mention : Très Bien

ANNÉE ACADÉMIQUE : 2020-2021

À

- Tous les membres de ma famille,
- Tous mes amis.

Remerciements

Le paradoxe d'un mémoire tient au fait qu'il se veut être le fruit d'un travail individuel mais en réalité ; il est aussi l'aboutissement d'un travail collectif car aucun travail ne peut s'accomplir sans la contribution éclairée d'autres personnes. C'est pourquoi, je considère qu'il est élémentaire de mes propos par des remerciements adressés à ceux qui ont concouru à son élaboration. Ainsi, je tiens à remercier tous ceux qui par leur soutien et leur encouragement ont favorisé la réalisation de ce travail.

Ma reconnaissance et ma gratitude vont à monsieur Euloge Franck AKODJETIN qui a accepté de diriger ce travail. Nous le remercions de n'avoir ménagé aucun effort pour nous assister. Nous sommes également reconnaissants envers tous les enseignants du département de philosophie qui ont œuvré pour notre formation. En effet, sans le soutien de ma famille cet exercice académique n'aurait pas abouti.

J'exprime à cet effet toute ma gratitude à ma famille paternelle et maternelle ; en particulier :

- Angelo AKPOLI pour l'effort consenti à mon éducation ;
- Jean-Elie TCHOUMADO pour son soutien indéfectible ;
- Marie TCHOUMADO pour son dévouement et sa patience ;
- Georgette AKOMADJEGOUGNI pour son soutien ; son assistance et sa considération ;
- Prisca Méliane ADJABA pour son soutien ;
- Tous mes autres frères et sœurs : Floris Junior ADJABA ; Lassimy Corneille ADJABA, Bladin ADJABA, Rodrigue TONON, Gildas TONON, Noël TONON, Euphrème TONON, Raoul TONON, Filomène TONON, Ruth Léocadie TONON, Sunday AKPOLI, Richard AKPOLI,

James TCHOUMADO, Parfaite TCHOUMADO, Laurence AGBANNON, Audrey TCHOUMADO.

Je témoigne également ma reconnaissance à :

-Mensah WEKENON-TOKPONTO ; Michel AGBOKPANZO, Etienne GLIDJA, Olivier AKPOLI, Clotilde DODJINOU, Romaric TOGNINOU, Dieu-Donné ALLAVO, Moïse SOUMONI, Firmin NANSI, Franck BIAOU, Angelo SEHOU, Ménès WHANNOU sans jamais oublier Aimé NOUWOTO, Benoît WAOUNWA et tous les fidèles de l'église des Assemblées de Dieu de Hêvié Adovié dont les contributions de dernières heures ont été plus que décisives dans l'aboutissement de ce travail ;

-tous nos camarades de promotion plus particulièrement Romuald HOUNKPETIN, Firmin GNONLONFUN et Bertin MENOUESSA qui, pendant quatre bonnes années ont partagé notre vie ;

-tous ceux qui, de près ou de loin ont cru en nous et nous ont donné l'envie, la force, le courage et la chance d'aller de l'avant.

Sommaire

Introduction…….... 6
Chapitre I : Austin et le statut de la proposition : démarcation ou prise de distance avec les positivistes logiques ……..…….. 10
Chapitre II : La performativité du discours et ses implications…..……. 23
Chapitre III : Rapport entre discours, état de fait et vérité : point de départ d'une difficulté épistémologique…….…… 37
Conclusion…… 47

Résumé

La théorie des actes du discours appelée la pragmatique développée par John Langshaw Austin dans son ouvrage *Quand dire, c'est faire*, a opéré une révolution au sein de la philosophie analytique. Elle a valorisé le langage ordinaire et a permis la naissance des énoncés performatifs. Ces énoncés font des actions par leur simple énonciation et c'est pourquoi toute personne qui les prononce, doit se sentir responsable. Aussi, la performativité du discours dans le domaine thérapeutique ou médical préfère-t-elle l'efficacité à la vérité.

Mots clés : Analytique, langage, ordinaire, performatif, pragmatique**.**

Abstract

The discourse act theory called pragmatics developed by John Langshaw Austin in his book *How to do Things with Words* has brought about a revolution in analytical philosophy. It valued ordinary language and allowed the birth of performative utterances. These statements make actions by their simple utterance and that is why anyone who utters them must feel responsible. Also, the performativity of discourse in the therapeutic or medical field prefers efficacy to truth.

Key words: Analytical, language, ordinary, performative, pragmatics.

Introduction

Le projet de la conception scientifique du monde fondamentalement axé sur le choix d'un langage unificateur tant prôné, promu et mis savamment en œuvre par les positivistes logiques a à tort et à travers mis au rebut le langage naturel qui, de toute évidence, a été complètement relégué au second rang au profit du langage formel privilégié et considéré comme la seule référence de l'action dans le domaine de la philosophie analytique. Or, contrairement aux idées reçues, ce langage naturel est rempli de richesses sémantiques qu'il faut simplement travailler et découvrir. Et c'est précisément avec l'arrivée du Britannique John Langshaw Austin sur la scène philosophique que toutes ces richesses sémantiques et valeurs incarnées par le langage naturel jusque-là ignorées ou méprisées seront mises à nu et donc découvertes, travaillées et exposées sur le champ de la philosophie analytique, ouvrant ainsi un champ nouveau, celui de la théorie des actes du discours appelée la pragmatique. Cette théorie laborieusement conçue par Austin a été perçue comme un paradigme nouveau opérant *de facto* une révolution au sein de la philosophie analytique, bouleversant toute la linguistique.

En effet, Austin travaillant sur le langage est parvenu à la conclusion selon laquelle les philosophes qui l'ont précédé notamment les logiciens se méprennent sur le statut de la proposition et ce, en bafouant le rôle véritablement fructueux du langage naturel. Ces recherches dans ce sens l'ont poussé à donner un nouveau statut à la proposition qui exige que le langage naturel soit repensé et considéré afin de lui permettre de redorer son blason en devenant l'objet principal de la philosophie. Dans cette perspective, Austin prend pour objet d'analyse le langage naturel aux antipodes des positivistes logiques qui considèrent les phrases comme étant des états de choses qui peuvent être vraies ou fausses. Il va alors par un lent travail de l'esprit préparer sa théorie générale de la parole comme action. L'utilisation du langage ne se

réduit plus alors à une simple affirmation ou un simple constat mais sert également à produire une action.

Il s'ensuit donc que le langage est devenu un instrument redoutable capable d'agir sur le monde. Or, comprendre que le langage est si formidable, c'est aussi reconnaître sa fantastique capacité à parler du réel, en usant de multiples nuances. Avoir l'esprit réaliste, c'est donc observer l'immense richesse de langage, son formidable pouvoir d'expression, de révélateur de la réalité. Autrement dit, en même temps qu'on reconnaît son caractère actif, on admire sa capacité de nous le manifester, notamment en nous parlant de manière fine du réel. On comprend alors que la meilleure méthode à adopter consiste à se laisser guider par le langage, par le langage ordinaire bien sûr, pour voir ce qu'il nous apprend sur le monde et sur lui-même. Cela revient à considérer que le langage ordinaire a le premier mot et qu'il faut d'abord interroger ce que celui-ci nous apprend, avant de construire des systèmes de langage idéaux qui oublient, par définition, le rapport à la réalité propre au langage ordinaire. Se montrer réaliste, c'est donc adopter le réalisme de la langue dont nous nous servons quotidiennement pour parler du monde.

Ainsi, voir que la parole fait, c'est se montrer réaliste, en ce sens que c'est déjà ne pas adopter une position idéaliste quant à ce qu'est le langage. Et on ne saurait avoir véritablement d'esprit réaliste sans adopter une méthode, laquelle méthode permettra de traiter ou de démontrer de manière unitaire un certain nombre de problèmes spécifiquement philosophiques et pas seulement linguistiques. C'est donc notamment par une méthode que s'illustre la philosophie d'Austin qui attaque le réel par le biais du langage ordinaire. C'est essentiellement de l'adoption de cette méthode d'attention scrupuleuse aux faits du langage que se révèle aussi le réalisme d'Austin. Il ne s'agit pas tant d'une position philosophique que du respect du réalisme inhérent à notre façon de parler du monde qui, seul, nous en révèle la diversité, au contraire du langage

philosophique construit de toutes pièces et qui bien trop souvent simplifie à l'excès au point de conduire à une déformation professionnelle des philosophes. Être réaliste, c'est donc voir ce qui se donne dans les distinctions ordinaires à travers l'usage normal du langage et comprendre que seul le langage dont nous partons nous permet de parler du monde. D'où l'idée d'une philosophie du langage ordinaire. Il ne s'agit pas de dire que seul ce qui est ordinaire importe mais que l'ordinaire normal du langage, paradigmatique, et qu'il faut d'abord voir comment il se déploie dans cet espace pour l'étudier dans un autre.

Il importe en effet de noter que l'un des points centraux et durables de la pensée d'Austin est le refus de considérer le langage en dehors de son contexte d'utilisation. Considérer le langage dans un esprit réaliste c'est notamment se demander pourquoi il prend un sens déterminé lors de tel usage, ce qu'il permet d'accomplir lors de tel autre. L'examen de la promesse, par exemple, est, à ce titre, décisif. Dans l'optique traditionnelle de la philosophie, la réalisation d'une promesse consiste essentiellement à s'engager à travers un dire particulier. Ce dire consiste généralement à rapporter un certain état d'esprit. Il s'agirait dès lors d'un accomplissement purement sémantique. Tout l'enjeu de la pensée austinienne est de montrer que cette vision des choses est totalement inadéquate et n'explique absolument pas ce qui se passe dans la réalité. Si cette théorie était juste, alors il suffirait que je prononce un énoncé ayant pour signification que je promette pour promettre. Or, je ne peux pas, par exemple promettre de donner quelque chose que je n'ai pas. Je ne peux pas promettre quelque chose à un mort, etc. Cette prise en compte de faits ordinaires de l'usage de la langue permet de voir deux choses : que promettre ne consiste pas simplement à dire, que la bonne réalisation de la promesse a des conditions spécifiques de réussite et notamment qu'elle dépend du contexte d'application. Par ailleurs, on s'aperçoit que si la promesse est réalisée, la description du réel doit prendre en compte un nouvel élément : la promesse. On s'aperçoit que l'intervention d'un

énoncé de promesse change véritablement l'ordre de la réalité alors que jusqu'ici dans la conception sémantique, on considère qu'un énoncé s'effaçait devant la réalité qu'il disait et qu'il n'y ajoutait rien.

On peut donc poser que le langage en un sens spécifique, fait des choses, ajoute quelques choses à l'ordre du réel. Tout le problème est de donner un sens à cette affirmation que le langage fait. Il en résulte donc que l'essentiel de notre travail consisterait précisément à comprendre en quel sens on peut caractériser le langage comme action. Ainsi, qu'est-ce que faire en disant ? Quelles sont les conditions de cette activité ? Et quelles en sont les conséquences ou implications ? Est-ce à dire que le langage ne dit rien ? Ou ne dit qu'à faire ? Est-ce rejeter l'idée que le langage serve éminemment à dire la vérité ? L'efficacité engage-t-elle forcément la vérité ? Autrement dit, un discours efficace est-il toujours un discours véridique ?

Dans un premier temps, nous tâcherons de mettre en exergue le statut de la proposition avant et selon Austin et essayer d'exposer le bien-fondé de son apport à la philosophie analytique. Dans un deuxième temps, nous nous concentrerons sur les implications du discours performatif à travers l'analyse du binôme constatif/performatif, et donner la preuve qu'en matière de discours performatif, le sujet qui prononce une parole faite action assume la responsabilité entière des effets de l'action produite par la parole qu'il a prononcée. Nous achèverons cette deuxième partie par l'épineux problème de la parole considérée comme un couteau à double tranchant. Dans le troisième et dernier chapitre, il sera question pour nous de présenter le rapport entre discours, état de fait et vérité. Ici, l'accent sera beaucoup plus mis sur la performativité du discours thérapeutique où les mots guérissent les maux ; nous n'occulterons non plus la pertinente question relative à l'efficacité et la vérité perçue comme une véritable difficulté de l'analyse.

Chapitre I : Austin et le statut de la proposition : démarcation ou prise de distance avec les positivistes logiques.

Le langage a occupé une place prépondérante dans l'histoire de la philosophie en général et dans celle de la philosophie analytique en particulier. Et même si le langage, qu'il soit scientifique ou ordinaire a été dans le monde anglo-saxon, l'objet principal de la philosophie, cela n'a pas pour autant permis une vision unanime de tous les philosophes oxoniens sur le statut de la proposition. C'est pourquoi, s'agissant du statut de la proposition, les positivistes logiques, contrairement aux philosophes du langage ordinaire, ont en première ligne considéré la proposition comme étant un état de choses ou une description qui *de facto* ne peut être vraie ou fausse. Il importe à cet effet de passer au crible comment ces philosophes connus sous le nom de positivistes logiques sont parvenus à attribuer un tel statut à la proposition et de passer aussi en revue ce qui fait la spécificité de leur apport.

1-1- Le statut de la proposition avant Austin ou selon les positivistes logiques.

Parler du statut de la proposition avant Austin n'est rien d'autres que traiter du langage du point de vue des positivistes logiques qui promeuvent une conception scientifique du monde et ce, en ayant pour objet d'analyse, le langage formel. Le positivisme logique encore appelé le néopositivisme dont ils se réclament désigne un mouvement ou courant de pensée généralement associé au Cercle de Vienne. Ayant alors vu le jour à Vienne au début du XXe siècle, ce mouvement a connu une période faste dans sa première moitié avec Moritz Schlick à sa tête. Il constitue en quelque sorte l'apothéose de la philosophie contemporaine car il l'a rénovée en la pourvoyant d'une méthode scientifique. Mais il serait aberrant pour ne pas dire impossible de parler de la proposition du

point de vue des positivistes logiques sans faire allusion à la philosophie analytique.

> **« D'inspiration mathématique et logique avec G. Frege, cette philosophie s'est imposée moins par ses contenus que par sa méthode : elle nous donne les moyens de relire nos classiques avec une exigence de clarté que vient soutenir un travail précis sur le langage »** [1]

Elle est un grand ensemble composé de deux grands sous-ensembles à savoir : la philosophie du langage formel inhérente au positivisme logique représentée par Frege, Russell et le premier Wittgenstein et la philosophie du langage ordinaire dont relèvent les travaux de Ryle, Strawson, le second Wittgenstein et Austin. En effet, les positivistes logiques promeuvent une conception scientifique du monde. Les débats qu'ils mènent tournent autour de trois points : *primo*, le choix d'un langage unificateur : phénoménalisme, physicalisme ; *secundo*, la conception de la science unitaire sous forme de système et *tertio*, la fin recherchée par cette unité : théorique ou pratique. En réalité, ce n'est pas un hasard que l'école néopositiviste ait vu le jour à Vienne. En effet, à partir de 1907 environ, des hommes de science, tels que le sociologue économiste Otto Neurath, le mathématicien Hans Hahn et le physicien Philip Franck ont créé un cercle et se réunissaient périodiquement afin de discuter politique mais surtout de questions épistémologiques de l'époque sur le conventionnalisme de Poincaré et de Duhem, l'axiomatique en mathématique ou encore les fondements des mathématiques. Ces mêmes savants se sont retrouvés dans le cercle agrandi réuni autour du philosophe-physicien Moritz Schlick rejoint par le physicien Rudolph Carnap, le mathématicien Kurt Gödel, le mathématicien et physicien Friedrich Waismann, le philosophe Victor Kraft, le sociologue Edgar Zilsel etc... Ils se réunissaient tous les jeudis soir à l'institut du Cercle de Vienne. Comme nous l'avons déjà dit, ce n'est pas un hasard si une telle activité est née à Vienne et y a pris ses racines. En effet, depuis 1895,

[1] Bruno Leclercq, *Introduction à la philosophie analytique : La logique comme méthode*, Bruxelles, Editions de Boeck, 2008, p.4.

l'université de Vienne était connue pour sa tradition empiriste et son intérêt pour la théorie de la connaissance dont la première chaire fut occupée par le physicien Ernst Mach sous l'appellation d'Histoire et théorie des sciences déductives. Le physicien Ludwig Boltzmann et Schlick s'y succédèrent à partir de 1901. Vienne où la philosophie des Lumières était bien ancrée sur le plan intellectuel et le libéralisme développé sur le plan politique, était un endroit propice au développement d'une pensée anti-métaphysique. Si les membres de ce groupe avaient une formation hétérogène, en revanche, ce qui les caractérisait, c'était le fait qu'ils étaient tous scientifiques-philosophes ; ce qui ne pouvait que donner naissance à une nouvelle méthode en philosophie. L'école néopositiviste se situe dans le sillage du logicisme de Frege et Russell qui eurent pour projet de fonder logiquement les mathématiques. Ce qui les amena à réfléchir sur le langage en général. Frege inaugura cette réflexion à la fin du XIXe siècle à partir de la question de l'identité mathématique. Mais avant lui, « *Dès le XVIIè siècle d'ailleurs, le philosophe allemand Leibniz a perçu l'importance des mathématiques pour la logique, en caressant le projet de créer une logique qui prendrait comme modèle le langage mathématique*. »[2] Frege insista sur l'idée que l'identité mathématique ne porte pas sur le signe en lui-même mais plutôt sur ce qu'il signifie c'est-à-dire l'objet auquel il renvoie. Il établit la distinction entre le sens et la dénotation des signes et pointe du doigt l'importance des signes car à ses yeux, « *Les signes ont, pour la pensée, la même importance qu'eut pour la navigation, l'idée d'utiliser le vent afin d'aller contre le vent.* »[3] Tout signe doit être compris et avoir un sens qui n'est pas subjectif et qui doit, en principe, renvoyer à sa dénotation ou référent qui est l'objet qui y correspond. Il devient alors clair que pour comprendre un langage, il suffit de l'analyser puisque le sens et la valeur de vérité de chaque proposition est fonction du sens et de la dénotation de ses constituants. En clair, cela signifie

[2] Ramatoulaye Diagne, *Introduction à la pensée de Gottlob Frege : Qu'est-ce que penser ?*, Dakar, Presses Universitaires de Dakar, 2004, p.21.
[3] Gottlob Frege*, Ecrits logiques et philosophiques*, trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971, p.64.

que pour comprendre un énoncé, il faut comprendre chacune de ses parties et pour lui attribuer une valeur de vérité, il faut savoir de quel objet on parle d'autant plus que *« l'expression des idées à travers le langage obéit à des règles »*.[4] Cette même orientation fut adoptée par Russell et Wittgenstein dans le *Tractatus*, le premier l'appliquant à la théorie de la connaissance et le second au langage en général et ce, au sein de leur philosophie de l'atomisme logique. Toutefois, Russell aussi bien que Frege, conçoivent clairement le sens de nos propositions comme étant tributaires de la référence des noms qui les composent. Ce qui implique que tout discours n'ayant pas de rapport avec le réel empirique, avec les objets qui le constituent ne saurait même pas avoir de sens. *« Nous pouvons dire que la pensée mène les opérations mentales de conception, de jugement, de raisonnement, qu'il leur correspond dans le langage, les termes, les propositions et les arguments »*.[5] Cette philosophie établit le rapport entre le langage et le réel de telle façon que ce dernier puisse être parfaitement représenté par le premier. La conséquence directe de ce courant s'explique par le fait que la philosophie ait pris ses distances par rapport à toute forme de spéculation en adoptant une méthode scientifique grâce à l'outil de l'analyse et grâce au fait que son objet ne puisse être que le langage. L'atomisme logique a alors transposé la méthode d'analyse qui a réussi en mathématiques au domaine de la théorie de la connaissance et de la philosophie. À part cette influence logiciste concernant la méthode, ce mouvement est également empiriste, inspiré de Hume et de Mach. C'est cette association de la logique à l'empirisme qui en fait un néo-empirisme. Et un groupe aussi hétérogène ne pouvait que donner des discussions passionnantes et passionnées. Mais il est évident que pour se réunir aussi fréquemment et régulièrement, les protagonistes devaient partager au moins une attitude qui réside dans ce qu'on peut appeler « une attitude spécifiquement scientifique » et qui explique le fait qu'ils aient choisi pour

[4] Euloge Franck AKODJETIN, *Logique et Méthodologie : l'argumentation philosophique*, Abomey-Calavi (Bénin), Les éditions ProTIC, 2008 p.11.
[5] Souleymane Bachir DIAGNE, *Logique pour philosophe*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines, 1991, p.101.

méthode une partie du *Tractatus* de Wittgenstein qui s'énonce comme suit : *« La méthode correcte en philosophie consisterait proprement en ceci : ne rien dire que ce qui se laisse dire […]. Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder silence »*.[6] Cette méthode est une déclaration de guerre contre toute spéculation et à cause de cette attitude anti-spéculative, un des préjugés les plus répandus consiste à voir dans l'école néopositiviste le fossoyeur de la philosophie. Pourtant, comme le fait remarquer Schlick, les empiristes logiques n'ont pas l'exclusivité de la critique de la métaphysique. Celle-ci avait déjà connu bien d'autres assauts auparavant, certainement moins poignants du fait que l'outil logique leur faisait encore défaut. En réalité, il faut toujours garder en mémoire l'idée que la philosophie est en rapport avec le langage et non les objets, qui sont du ressort de la science. Elle doit donc cesser de se considérer comme étant une connaissance, de se confondre avec la science et de croire qu'elle peut donner des informations. Elle n'est donc pas un langage, « un système de proposition ». Cette conception de la philosophie est thérapeutique avant la lettre, puisque les néopositivistes parlaient déjà de « maladie de langage » conformément à la démarche de Wittgenstein qui écrit :

> **« La philosophie n'est pas une théorie mais une activité. Une œuvre philosophique se compose essentiellement d'éclaircissements. Le résultat de la philosophie n'est pas de produire des « propositions philosophiques », mais de rendre claires les propositions. La philosophie doit rendre claires et nettement délimitées, les propositions qui autrement sont, pour ainsi dire, troubles et confuses »[7].**

Pour avoir un sens et être digne d'intérêt, une proposition doit remplir deux conditions. *Primo*, les mots qui la composent doivent d'abord avoir une signification ; *secundo*, ces mots sont ensuite connectés et organisés, selon le respect des règles de la syntaxe. Mais, bien que nécessaires, ces deux conditions ne sont pas suffisantes, sinon un énoncé tel que « César est identique » ou

[6] Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* (1921), trad. G.G. Granger, Paris, Gallimard, coll. Tel. 1993, p.112.
[7] *Ibid*. p.57.

encore « le pantalon mange un gâteau » seraient censés puisque les deux conditions énoncées plus haut sont remplies. Il est donc essentiel de ne pas mélanger les sphères de notre réel pour ne pas tomber dans l'absurde. En effet, chaque mot doit avoir une signification dans un contexte donné. Carnap explique que si les énoncés de la métaphysique n'ont pas de sens, cela s'explique par le fait que des concepts ont été utilisés sans qu'une définition correspondant à leur nouvel usage ait été précisée au préalable. Il prend comme exemple le thème « principe », très utilisé en métaphysique, bien qu'il n'ait pas une véritable signification, car celle-ci ne peut être donnée que si on peut répondre à la question suivante : « A quelle condition un énoncé de la forme ''X est le principe de Y '' est vrai et à quelle condition, faux ? ». Ce que les métaphysiciens sont manifestement incapables de faire, et, à l'image de bien d'autres, n'ayant plus sa définition d'origine, ce terme « n'est plus qu'une coque vide ». Le mot « Dieu » eut par exemple un emploi mythologique désignant un être corporel ou animé-spirituel se manifestant concrètement. En revanche, dans son emploi métaphysique, il désigne quelque chose de « suprasensible », il ne remplit même pas la première condition du sens qui est de trouver un objet que l'on pourrait substituer à « X est Dieu ». Aucun mot ne peut avoir une signification, si aucune procédure pour le vérifier n'a été indiquée. Les énoncés qui sont composés de tels termes, lesquels sont des pseudo-concepts, plutôt que de véritables concepts, sont eux-mêmes des pseudo-propositions. A cette « carence » s'ajoute souvent également le non-respect de la syntaxe du langage. Les exemples abondent pour illustrer, tels que l'utilisation du mot « être » en tant que forme verbale et donc prédicative, comme le cas chez Descartes, Hegel ou Heidegger. Ainsi, la vérifiabilité n'est pas la vérification. Le sens d'une proposition réside clairement dans le fait qu'elle exprime un état de choses concevable et pas nécessairement existant. Par ailleurs, la vérifiabilité et le sens ne sont pas forcément attribués directement aux énoncés. Tout concept peut être défini verbalement, c'est-à-dire par rapport à d'autres qui ont un rapport direct

avec l'empirique. C'est ce qui permet de comprendre la méthode adoptée pour réaliser le projet d'unité de la science. A côté, on peut être, en amont de la critique de la philosophie spéculative, les néopositivistes avaient un but positif et constructif, lequel consistait dans la possibilité de formuler un langage scientifique commun. Ce projet est en effet, primordial et consiste en la croyance qu'un langage qui donne satisfaction dans une science quelconque peut tout à fait servir pour les autres sciences et il devient inutile se changer de langage lorsqu'on passe d'une science à une autre. En effet, les néopositivistes concevaient la science comme établissant des liens entre les différentes vérités. D'où la possibilité d'une unité systématique de la science dont Carnap en est le principal pionnier. Il ne s'agit pas d'une logique de la découverte scientifique, mais d'une justification rationnelle de la connaissance à travers un fondement commun à toutes les sciences, sous la forme d'un système dont la métaphysique sera exclue d'office. Ce projet est commun aux néopositivistes même, leurs manières de le réaliser étaient différentes. Carnap a voulu présenter une méthode pour réaliser un système de tous les objets ou concepts de la science en ce sens que parler d'objets ou de concepts revient au même car un concept sans objet est un pseudo-concept. Par ailleurs, ce n'est que dans la proposition qu'un nom peut signifier. Par conséquent, il s'agira de montrer la possibilité de réduire les propositions d'une science à celles d'une autre, l'opération se répétant jusqu'à ce qu'on aboutisse à l'idée qu'indirectement tous les énoncés ont une même base. Le réel est composé de différentes sphères qu'il s'agira de relier les unes aux autres. Carnap distingue quatre catégories d'objets appartenant donc au même réel : auto-psychiques (perceptifs), physiques, psychologiques et sociaux (relatifs aux sciences humaines). Le langage qui constituera la base du système de toutes les sciences est le résultat d'un simple choix, qui peut donc être différent. Deux grandes possibilités avec des variantes au sein de chacune ont été envisagées : un langage phénoménaliste. Ce dernier a été au départ le choix de Carnap pour des raisons de simplicité et parce que la connaissance commence

toujours par l'expérience. Il lui préférera par la suite le physicalisme, mais cela n'a aucune répercussion sur son projet. En effet, il s'agit finalement de traduire toutes les propositions de la science dans un langage choisi pour être le langage de la science. La méthode empruntée pour réaliser cette traduction est réductive. C'est ainsi qu'un énoncé sur un phénomène social peut être traduit en énoncés sur le comportement d'un groupe, c'est-à-dire en un énoncé utilisant des concepts psychologiques. Etant des énoncés sur le comportement, ceux-ci, peuvent être traduits en énoncés descriptifs c'est-à-dire physiques, lesquels en tant que résultat de l'observation, sont traduits en énoncés perceptifs. Ces derniers deviennent ainsi la base du système des sciences.

Le néopositivisme ne fait pas la distinction classique entre les sciences de la matière et les sciences de l'esprit qui dominaient avec Dilthey et son fameux adage : nous expliquons la nature et nous comprenons l'homme. La distinction concerne plutôt les sciences formelles, c'est-à-dire logiques et mathématiques d'une part et les sciences matérielles, physiques et humaines, d'autre part. Elle se traduit par la distinction entre deux types d'énoncés : les énoncés synthétiques *a posteriori* qui représentent les énoncés empiriques du type (P & ~ P), c'est-à-dire que la conjonction de p et non p est toujours fausse quel que soit p. Ces derniers ne font donc pas partie du système de la science. Quant au synthétique *a priori* kantien, qui constitue en particulier les énoncés spéculatifs, il n'a donc plus droit de cité. Un énoncé synthétique *a priori* affirme sans aucun contrôle possible un prédicat d'un sujet, tel que « L'âme est mortelle ». Le principe de vérification ou plus exactement le principe de vérifiabilité n'a rien de naïf, il concerne plus exactement le langage qui doit être empirique, c'est-à-dire composé de noms nommant ou supposés nommer des objets. De plus, la possibilité de vérifier n'est pas directement reliée au réel et se fait plutôt d'une manière indirecte par l'intermédiaire du langage. La méthode réductionniste qui est une méthode logique, laquelle contrairement à la déduction va du plus

complexe au plus simple, montre justement comment il est non seulement possible de traduire des énoncés dans un autre langage qui serait relié à l'empirique mais également de traiter n'importe quel sujet par le biais du langage qui s'y rapporte. Mais ce type de langage dit scientifique à valeur universelle est de nature à sous-estimer voire exclure le langage ordinaire qui, il faut le reconnaître, est rempli de richesses sémantiques qu'il faut simplement travailler et découvrir. Et c'est précisément sur la découverte de ces richesses sémantiques contenues dans le langage naturel que se focaliseront les travaux du très célèbre philosophe britannique John Langshaw Austin.

1-2- Le statut de la proposition dans une perspective austinienne.

John Langshaw Austin est né à Lancaster, en Angleterre en 1942. Il a d'abord été professeur de philosophie morale à Oxford, au Corpus Christi Collège. Ensuite, il y lance les « Samedis matins d'Austin » qui sont des rencontres avec des étudiants et des collègues, où chacun peut discuter et débattre sur des thèmes tournant autour de l'utilisation de la langue, en buvant du thé. Les livres discutés sont principalement l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote, les *Investigations philosophiques* de Ludwig Wittgenstein, *La phénoménologie de la perception* de Maurice Merleau-Ponty. Il publie peu. Austin est invité à Harvard et à l'université de Berkeley au milieu des années 1950. Il donne une série de conférences à l'université de Harvard en 1955 qui seront publiées sous le titre *Quand dire, c'est faire (How to do Things with Words*). Il devient à cette époque ami avec Noam Chomsky, et préside de 1956 à 1957 la Société aristotélique. Ses cours sur le « langage de la perception » seront publiés de façon posthume. Austin ne revendique dans sa philosophie du langage aucune influence de Wittgenstein, mais seulement de Georges Edward Moore. Austin meurt à l'âge de 48 ans après avoir été diagnostiqué d'un cancer de poumon. Il écrivait à l'époque une théorie de la sémantique basée sur le symbolisme du son, en utilisant les mots anglais en « gl- ». Son œuvre la plus

connue en France *How to do Things with Words* (1962) traduite sous le titre de *Quand dire, c'est faire* porte un titre qui se réfère ironiquement à la tradition anglo-saxonne des livres de conseils pratiques par exemple, *How to make friends.* Les idées que développe Austin remontent à 1939 et elles ont fait l'objet d'un article en 1946 puis de conférences à la BBC avant d'être prononcées sous la forme de conférences en 1955. Il s'indigne très tôt contre la vision des positivistes logiques qui ont longtemps supposé qu'une affirmation ne pouvait que décrire un état de fait, et donc ne peut qu' être vraie ou fausse ; autrement dit, qu'il n'y avait que des énoncés constatifs. Aussi, a –t-il écrit :

> **« Les philosophes ont trop longtemps supposé que le rôle d'une « affirmation » [*statement*] ne pouvait être que de « décrire » un état de choses, ou d'«affirmer un fait quelconque », ce qu'elle ne saurait faire sans être vraie ou fausse. »** [8]

Il montre cependant que les énoncés qui sont en eux-mêmes l'acte qu'ils désignent n'entrent pas dans cette catégorie. Il les baptise « phrases performatives » ou « énoncés performatifs ». Il explore par la suite, et avec beaucoup de soins toutes les conséquences de cette découverte. Une énonciation est performative lorsqu'elle ne se borne pas à décrire un fait mais qu'elle « fait » elle-même quelque chose. Un exemple typique d'expression performative est la phrase « Je vous déclare mari et femme » que prononce le maire lors d'un mariage. La phrase fait changer les fiancés de statut : en la prononçant, le maire le constitue, les fiancés comme mari et femme, ils passent de l'état de fiancés à celui de mariés. Il y a donc plus dans l'énonciation de cette expression que la description d'un fait : dire cette phrase, c'est accomplir un acte (en disant qu'on l'accomplit, il s'agit donc d'un tout autre acte que celui de prononcer la phrase). Mais l'énonciation n'est performative que si les différents protagonistes respectent certaines conditions de succès qu'Austin appelle « conditions de félicité » : le locuteur doit être maire, les destinataires, célibataires, etc. . Ainsi, le même énoncé, prononcé lors d'un dîner privé par un convive éméché, ne

[8] John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire* (1962), Paris, Le Seuil, 1970, p.37.

ferait pas de deux personnes visées, un couple lié par l'institution du mariage. Il ne semble pas que l'action du mariage soit effectivement accomplie dans ce cas. A côté de ces conditions, pour qu'il soit simplement possible de parler de la réalisation de telle action (ici : marier), l'absence d'autres conditions peut entacher le déroulement « heureux » de la dite action (le marié jure solennellement mais ne pense pas une seule seconde respecter son engagement). Il est donc parfois nécessaire, pour que l'action soit réussie de manière satisfaisante, que le locuteur soit dans un certain état d'esprit, se conduire de manière appropriée par la suite, etc. . Austin constate ensuite que les énoncés « constatifs » sont tout autant sujets aux échecs (complets ou partiels) que les énoncés « performatifs ». Il décide alors d'étendre la performativité aux énoncés constatifs. A la suite de cette généralisation de la performativité à tous les énoncés, Austin dresse une typologie des différents sens dans lesquels nous pouvons faire quelque chose en disant quelque chose. Un énoncé s'analyse alors selon le schème tripartite suivant : Acte locutoire (la phrase elle-même : les mots, leur sens) ; acte illocutoire (ce qui est dans la phrase en plus des mots : une promesse, une menace, un ordre…) ; acte perlocutoire (ce qui est provoqué par la phrase : l'énonciation d'une réponse, l'officialisation d'un mariage, l'attribution d'un nom par baptême…).

Il est donc clair et évident que ce type d'énoncé dit performatif issu des travaux d'Austin est de genre nouveau et prouve que la vision des positivistes logiques selon laquelle tous les énoncés sont des énoncés constatifs et condamnés à être vrais ou faux est, désormais grâce à cette innovation austinienne, critiquable, en tout cas au moins susceptible d'être complétée. Il importe à cet effet de mettre en exergue l'intérêt, disons, la portée de la contribution austinienne à la philosophie analytique plus précisément à la philosophie du langage.

1-3- La portée de l'apport d'Austin à la philosophie analytique.

Lorsqu'on entreprend d'étudier la question des actes de la parole dans l'œuvre d'Austin, il convient d'éviter deux écueils dans lesquels on échoue généralement. Toute étude du travail d'Austin semble en effet être condamnée à osciller entre deux voies possibles, qu'on résumera de la sorte : une qualification de son œuvre comme relevant « du mouvement de la philosophie du langage ordinaire », supposée peu rigoureuse et qui est composée d'un palimpseste d'aperçus qui n'ont de valeur qu'en fonction de génie propre de celui qui les découvre ; ou une classification de ses réflexions dans une sorte de proto-théorie scientifique des actes de paroles qui ouvrirait la voie à cette discipline enfin devenue rigoureuse qu'est la pragmatique. On hésite donc soit à attribuer à Austin des visées philosophiques assez contraires à l'idéal systématique de la science, soit à considérer qu'il essaya dans son examen des actes de paroles d'établir une typologie rigoureuse de ceux-ci pour essayer d'en construire une théorie systématique, mais qu'il n'eut pas le temps de mener à bien. Dans ce dernier cas, on distingue alors ses textes philosophiques jugés trop elliptiques et ne correspondant pas à cet idéal systématique, et les textes consacrés spécifiquement à découvrir rigoureusement les actes de parole et leur typologie ; on isole en fait, généralement, *Quand dire, c'est faire* de tous ses autres textes. Cette distinction qui semble recouvrir un paradoxe, est pourtant bien hardie, car l'effort de systématisation qu'on trouve dans *Quand dire, c'est faire* n'est pas différent de celui qu'on trouve dans d'autres textes consacrés à des sujets différents, que ce soit aux façons de parler ou aux excuses. Par ailleurs, on oublie alors que, si l'analyse qu'on y trouve est censée discerner le désir qu'aurait eu Austin de faire œuvre scientifique, il conviendrait au moins de tenir compte de ses propres remarques épistémologiques, qu'on trouve pour la plupart exposées dans *Le langage de la perception*.

Publié en 1962 d'après des notes manuscrites, *Le langage de la perception* se présente comme une suite de critiques portant sur des doctrines concernant la perception sensible, développées par Ayer, Henry Habberley Price ou Warnock, bien qu'elles remontent parfois à Platon, Descartes, ou Berkeley. *« La question qui lance cette réflexion est celle de savoir si « nous voyons ou percevons directement des objets matériels » ou « si ce que nous percevons directement, ce sont seulement des données sensibles (sense data) »*[9]. Se servant de la philosophie du langage ordinaire pour démontrer cette affirmation qui contredit le sens commun, Austin analyse avec une finesse remarquable les expressions les plus courantes pour critiquer sans concession la doctrine pragmatique des « sense-data » (données sensibles) censées s'interposer entre le sujet percevant et les objets perçus. Sans jamais opposer une solution réaliste aux difficultés qu'il soulève, Austin utilise la philosophie du langage ordinaire non comme une fin en soi, mais comme une voie d'accès pour étudier les faits de la perception et parler à ce propos de « phénoménologie linguistique ». Le résultat de cette étude est de montrer que nos mots usuels sont beaucoup plus subtils dans leurs usages et marquent beaucoup plus de distinctions que les philosophes ne s'en rendent compte, et que ces faits relatifs à la perception […] sont beaucoup plus diversifiés et compliqués qu'on avait l'habitude de le croire. Si cet aspect de l'œuvre d'Austin est moins connu du public francophone que ses recherches sur les actes du langage, il ne le cède en rien en ce qui concerne son intérêt philosophique. Et cet intérêt philosophique austinien repose en grande partie pour ne pas dire de façon exclusive sur sa fameuse performativité du discours qui, il faut le reconnaître, comporte de lourdes implications.

[9] John Langshaw Austin, *Le langage de la perception, op.cit.*, p.22.

Chapitre II : La performativité du discours et ses implications.

La découverte des énoncés dits performatifs par Austin a été perçue dans le monde anglo-saxon comme un paradigme nouveau car elle a opéré toute une révolution en bouleversant le champ de la linguistique et ouvrant un champ nouveau, celui de la théorie des actes du discours exposée dans *Quand dire, c'est faire*. La particularité de ces énoncés performatifs symbolisée par l'action ou l'agir a sans doute des implications dans la mesure où le locuteur qui les émet ne produit seulement pas d'énoncé mais davantage qu'un énoncé, il produit également une action et doit donc être en mesure d'assumer tout ce que sa parole implique comme responsabilité. Il importe à cet effet de consacrer ce chapitre entier aux implications du discours performatif. Mais pour y parvenir, débutons-le par l'analyse du binôme constatif/performatif qui, il faut le reconnaître, est source de confusions voire d'ambiguïtés.

2-1- Analyse du binôme constatif/ performatif.

Par performatifs, il faut entendre toutes « *Enonciations qui, abstraction faite de ce qu'elles sont vraies ou fausses, font quelque chose. Ce qui est ainsi produit est effectué en disant cette même chose, ou par le fait de la dire, ou des deux façons à la fois.* »[10] Quant aux constatifs, ils désignent toutes « *Enonciations qui, par opposition aux performatifs, ne feraient que décrire un fait ou un « état de choses », sans faire, vraiment quelque chose. En ce sens, les constatifs ne « feraient » que dire quelque chose.* »[11] Et une distinction présente au sein des différents performatifs témoigne de cette rigidité conventionnelle variable. On peut en effet catégoriser les performatifs en fonction de leur aspect linguistique et découvrir ainsi qu'il en existe deux classes : les performatifs explicites et les performatifs implicites. Un exemple

[10] Euloge Franck AKODJETIN, *Lexique de Philosophie Analytique*, Porto-Novo, bibliothèque nationale du Bénin, Collection Méthode & Progrès, 2016, p.95.
[11] *Ibid.* p.47.

de performatif explicite est l'énoncé «je promets de ranger ma chambre demain» qui vaut comme promesse ; un exemple de performatif implicite peut-être «range ta chambre !» qui vaut comme ordre. Dans le premier cas, l'action réalisée semble évidente, dans l'autre elle est un peu moins explicitée.

> **« Les énonciations performatives que j'ai prises comme exemples représentent toutes des cas très élaborés de performatifs : nous les appellerons […] des performatifs *explicites* par opposition aux *implicites*. Je veux dire qu'elles commencent (toutes) par – ou contiennent -- une expression très significative et très claire, telle que « je parie », « je promets », « je lègue » – expression employée aussi très communément pour nommer l'acte même que j'accomplis en formulant l'énonciation (par exemple, parier, promettre, léguer, etc.). Mais il est bien sûr évident – et c'est là un fait important – que nous pouvons à l'occasion user de l'énonciation « Partez » pour accomplir à peu près la même chose qu'en disant : « Je vous ordonne de partir »[12].**

Austin considère que les énoncés performatifs explicites sont des constructions plus élaborées que les performatifs implicites, car il considère que le premier dérive, historiquement et logiquement, du second: *« Dans notre dernière conférence, nous avons opposé performatif explicite et performatif primaire, et avancé que le premier s'était naturellement développé à partir du second, dans l'évolution du langage et de la société ».*[13]

Ce qui distingue les deux types de performatifs, c'est l'évidence de chacun relativement aux éléments qui le composent : le performatif explicite comporte en effet un élément (verbe, adverbe, adjectif, etc.) qui l'explicite et semble le rendre plus évident, lui permettre d'accomplir son action à coup sûr. Mais comment qualifier cet élément ? Les sémanticistes semblent retrouver là un élément qui leur donne (en partie) raison : si les performatifs explicites font ce qu'ils disent, c'est parce qu'ils disent ce qu'ils font (et, en fin de compte, disent ce qu'ils disent). Cette présentation n'est pas complètement trompeuse dès lors

[12] John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire*, *op.cit*., p.62.
[13] *Ibid.* p. 101.

qu'on se met d'accord sur ce que c'est que dire ; les performatifs explicites disent en effet ce qu'ils font au sens où un élément linguistique, un élément dit, indique ce qu'ils font : le performatif explicite de la promesse contient effectivement l'élément linguistique « je promets », qui est dit. Pour autant, cela ne signifie ni que cet élément linguistique soit affirmé, ni qu'il affirme quoi que ce soit. Austin est toujours très clair sur ce point et parle toujours de cet élément linguistique comme d'un « indicateur ». Il refuse qu'on considère que l'énoncé performatif explicite dit ce qu'il fait au sens où il affirmerait ce qu'il fait.

> **« En outre, les verbes qui paraissent plus spécialement performatifs quand on les considère du point de vue du vocabulaire, visent d'abord à *rendre explicite* – ce qui ne signifie pas qu'ils l'affirment ou la décrivent – l'action précise effectuée par l'énonciation […] L'existence et même l'emploi de performatifs explicites ne dissipent cependant pas tous nos ennuis. En philosophie, les performatifs courent toujours le risque d'être confondus avec des énonciations descriptives ou constatives. »** [14]

Le caractère explicite ou non d'un énoncé ne relève pas de sa signification et ce n'est donc pas un ajout sémantique qui vient rendre plus clair ce qu'on fait. De la même façon, il ne s'agit pas de décrire de façon précise ce qui est dit ou fait par cet énoncé, mais simplement d'indiquer plus clairement la façon dont il doit être pris : les indicateurs pragmatiques n'ont donc pas de fonction sémantique mais seulement pragmatique. Dès lors, il nous faut bâtir une conception du caractère explicite d'un énoncé qui ne relève pas de la sémantique : le caractère indicatif de certains éléments ne doit donc pas relever de leur signification. Il paraît cependant tout autant difficile de dire qu'il relève de la pragmatique (ou de l'usage qui est fait de l'énoncé) : ce caractère explicite va certes en partie déterminer le niveau pragmatique, mais est-il lui-même pragmatique ? Que pourrait-on bien vouloir entendre par cela ? Deux conceptions sont possibles. On s'accorde pour reconnaître que l'élément

[14] I*bid.* p. 85-97.

linguistique qui explicite l'énoncé n'apporte rien au niveau sémantique de l'énoncé, mais qu'il doit pourtant être compris comme tel pour déterminer la façon dont on doit prendre l'énoncé : doit-on alors rapporter cette compréhension à une compréhension sémantique, disons, externe à l'énoncé lui-même, mais qui serait une règle d'application qui nous dirait ce que signifie l'usage de cet énoncé ? Ou bien, doit-on plutôt comprendre que cette compréhension fait en réalité partie du processus pragmatique qu'elle détermine, qu'elle dérive de l'usage ? Pour le dire autrement, s'agit-il de saisir un contenu supplémentaire ou d'apprécier plus précisément une action ?

Il nous semble qu'Austin opte pour la deuxième solution ; deux raisons peuvent être avancées pour justifier cette position. Premièrement, il convient de prendre en note le caractère historique des performatifs, en ce sens qu'ils dérivent des performatifs implicites sans qu'ils viennent les modifier : Ils en sont les équivalents. Un performatif explicite et son performatif implicite ont pour Austin le même champ d'applicabilité. C'est-à-dire qu'ils signifient et font la même chose. Or si l'indicateur pragmatique ajoutait une dimension sémantique au performatif implicite, celui-ci ne voulait pas dire la même chose : cet ajout modifierait la teneur de ce qui est dit. Mais les deux disent la même chose : que je promets d'aller au cinéma ce soir, par exemple. Ils le disent juste de façon différente. Cette façon de le dire ne peut donc relever de la sémantique. Par ailleurs, ils font la même chose, à cette différence près que le performatif explicite le fait peut être plus efficacement ; dès lors on peut considérer que l'indicateur pragmatique ajoute véritablement une dimension pragmatique à la réalisation d'un performatif qu'il facilite. C'est donc le niveau de l'action qui se voit en fait renforcé par l'ajout de cet élément linguistique. Et ce serait donc en fait les indicateurs pragmatiques qui seraient des éléments linguistiques sémantiquement transparents ; le prouve d'ailleurs leur parfaite éliminabilité, du moins en contexte. Je peux généralement utiliser « je promets de tondre la

pelouse » et « je tondrai la pelouse » de façon équivalente ; un maire peut sûrement réussir à marier, si toutes les circonstances sont réunies, en utilisant aussi bien « vous désormais mari et femme » que l'énoncé plus standardisé « je vous déclare unis par les liens du mariage ».

Ce qu'il convient de remarquer au passage, et qui ajoute à la lecture pragmatique des éléments linguistiques explicites, c'est que la détermination explicite du performatif relève le plus souvent d'une demande sociale : il s'agit toujours presque toujours d'énoncés hautement conventionnels et donc hautement standardisés qui réclament une procédure performative explicite. Car il ne s'agit en effet pas tant de signifier clairement ce que l'on fait que de ne pas se tromper sur la procédure à réaliser, en raison de l'importance sociale (mariage, baptême, ordre, etc.) de ces procédures explicites. Comme l'exprime Austin : *« Le performatif explicite élimine l'équivoque et définit plus solidement l'exécution [performance].»*[15]

Tout compte fait, Austin a essayé de dégager nombre de performatifs plus ou moins explicites – un nombre tel qu'il en viendra à se demander quels sont les critères qui permettent de les repérer et de les distinguer des constatifs. Ce détour peut sembler *a priori* étonnant puisqu'il semblait que c'était tout l'objet de *Quand dire, c'est faire* que de relever ces énoncés qui se distinguent des autres en ce qu'ils font ce qu'ils disent et non disent ce qu'ils font, peut-on maintenant assurer. Pourquoi donc revenir sur cette caractérisation initiale qui identifie des énoncés performatifs comme étant eux-mêmes une action s'inscrivant dans la réalité et qui les distingue des énoncés constatifs classiques qui se bornent à rapporter, sous différentes modalités, la raison de sa convention, qu'il soit accompli dans un lieu particulier, par une personne particulière, devant des personnes bien définies. Je peux saluer quiconque dans la rue ; sûrement faut-il que la procédure que j'emploie ait été conventionnellement définie

[15] *Ibid*. p.96.

comme salut pour que l'interlocuteur comprenne ces paroles comme salut et leur normativité inhérente ; mais je peux saluer à peu près n'importe qui à peu près dans n'importe quelles circonstances. Il m'est plus difficile de baptiser dans n'importe quelles circonstances :

> **« Lorsque le saint baptisa les pingouins, était-ce nul et non avenu parce que la procédure du baptême ne saurait être appliquée aux pingouins, ou parce qu'il n'y a aucune procédure reconnue pour baptiser quoi que ce soit, si ce n'est des humains ? »**[16]

Je ne peux pas baptiser ce qui est, par convention exclu – alors qu'aucune convention n'exclut de saluer quiconque. Pourquoi ces différences ? Austin nous laisse simplement penser que les procédures conventionnelles étant propres à chaque acte de parole, certaines procédures sont plus conventionnellement déterminées que d'autres. Et si les conditions générales dégagées sont donc toutes présentes pour chaque parole, il n'en reste pas moins qu'elles seraient plus présentes dans certains cas que dans d'autres. On peut par conséquent présumer qu'il est plus facile pour les échecs d'affecter certains performatifs plutôt que d'autres – d'affecter ceux qui ont la définition conventionnelle la plus étroite, la plus stricte, ou qui laisse le moins de marge. Les possibilités semblent en effet plus nombreuses de rater un baptême que de rater un salut tout en employant la bonne formule performative. Ce sont des tâches délicates aux yeux Austin.

Son célèbre disciple John Searle est quant à lui venu en quelque sorte continuer les travaux et même combler les lacunes du maître et ce à partir de deux éléments essentiels : *primo*, l'introduction du principe d'exprimabilité :

> **« Pour toute signification X et pour tout locuteur L, chaque fois que L veut signifier (à l'intention de transmettre, désire communiquer, etc.) X alors il est possible qu'il existe une expression E, telle qu'E soit l'expression ou la formulation exacte de X. »**[17]

[16] *Ibid.* p.56.
[17] John Searle, *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage*, Hermann, Paris, 1972, p.56.

Secundo, la reconstruction de la taxonomie des valeurs illocutoires à partir de quatre critères de choix essentiels à savoir : le but illocutoire, la direction d'ajustement, l'état psychologique et le contenu propositionnel.

Si l'analyse du binôme constatif/performatif révèle maintes confusions et ambiguïtés et que parfois même, on s'en rend compte que la frontière entre ces deux énoncés semble être parfois poreuse, il n'en demeure pas moins que le poids de la notion de responsabilité qui pèse sur le locuteur de ces deux énoncés soit le même. Le discours performatif, contrairement à celui constatif, fait reposer sur son locuteur la responsabilité entière des effets produits par sa simple énonciation dont, nous l'avons toujours dit, est synonyme d'action.

2-2- La notion sensible de responsabilité au cœur du discours performatif.

S'il n'y a pas de trait distinctif de l'acte illocutionnaire réalisé qui soit purement verbal ou grammatical, il semble néanmoins que l'acte illocutionnaire doit toujours pouvoir être fait en première personne : « je » peux toujours être le sujet verbal d'un acte de parole en tant qu'acte, contrairement à la troisième personne. L'utilisation de la troisième personne permet bien de rapporter un acte de parole, mais rarement de l'accomplir. Il y a certes quelques exceptions de formules performatives à la troisième personne et à la seconde personne, telles : « Par la présente, vous êtes autorisés à … », « Il est fortement recommandé de … », « La loi vous interdit de… », Tu ne dois pas manger de … », « salue la dame », etc. Tous ces énoncés qui, remarquons-le, admettent une compréhension descriptive (de ce que fait la loi, de ce que vous êtes autorisés à faire, de ce que tu ne dois pas faire, ou faire, etc.), réussissent bien dans certains cas à réaliser quelque chose en étant formulés de manière impersonnelle ou sans, dans leur formulation, utiliser la première personne comme sujet de la phrase. Mais il est difficile d'accomplir une promesse en disant « Par la présente phrase, il est

promis que… » Ou de donner un ordre avec « un ordre vous est donné de… », énoncés qui seront souvent pris plutôt comme des descriptions.

Pour expliquer ce phénomène, Austin va considérer que tous les énoncés permettant d'accomplir un acte au moyen d'une formule impersonnelle dissimulent en réalité un « Je » sujet, agissant par leur moyen, et qu'il n'y a de niveau illocutionnaire que dès lors qu'il y a un sujet pour le réaliser – pour le « porter », en quelque sorte. De telle sorte que pour ce qui concerne les actes de parole :

Quelque chose, au moment même de l'énonciation, est effectuée par la personne qui énonce […]. Lorsque dans l'énonciation, il n'y a pas référence à celui qui parle (donc à celui qui agit) par le pronom « je » ou par son nom personnel, on y « réfère » pourtant par l'une ou l'autre des façons suivantes :

> **a) « Dans les énonciations verbales, *l'auteur est la personne qui énonce* (c'est-à-dire la source de l'énonciation – terme généralement employé dans les systèmes de coordonnées orales ;**
> **b) Dans les énonciations écrites (ou « inscriptions »), *l'auteur appose sa signature.* (La signature est évidemment nécessaire, les énonciations écrites n'étant pas rattachées à leur source comme le sont les énonciations verbales.)**
> **Le « je » qui effectue l'action entre donc nécessairement en scène. »**[18]

« Par la présente, vous êtes autorisés à » pourrait ainsi être reformulé de cette façon : « Moi, législateur ou dépositaire de la loi, je vous autorise à … ». De la même manière, les formules du type « Tu ne dois pas… », « Tu vas te faire du mal », etc. peuvent être facilement retranscrites de cette façon : « Je te défends de … », « Je t'interdis de … », « Je te conseille de … ». Autrement dit, on peut toujours expliciter l'action d'un énoncé et lors de cette explicitation apparaît clairement le sujet (la première personne) qui réalise l'acte de parole. Le niveau illocutionnaire semble ainsi toujours pouvoir être spécifié par la personne qui l'accomplit : on doit donc toujours pouvoir trouver la personne qui fait l'acte. Car n'oublions pas que le niveau illocutionnaire est le niveau d'un

[18] John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire*, *op.cit.*, p.84-85.

acte. Et qu'une condition de l'acte est qu'il puisse seulement être réalisé par quelqu'un : il faut un sujet de l'acte qui en soit l'origine ; c'est ce qui fait de l'acte un acte et non pas un simple mouvement physique s'inscrivant dans les lois de la nature. Il y a en effet toujours un responsable de l'acte : quelqu'un en est la cause. (Signer, c'est ailleurs bien assumer la responsabilité de ce qui précède, la signature pouvant être remplacé par le sceau dans le cas de sujets institutionnels.)

Ce qu'il faut ici comprendre, c'est qu'on doit toujours pouvoir trouver le responsable de l'action effectuée car l'action illocutionnaire n'est réussie qu'en respectant un certain nombre de conditions de félicité. C'est-à-dire qu'elle peut échouer bien qu'en respectant un certain nombre de conditions de félicité. C'est-à-dire qu'elle peut échouer et qu'on peut toujours attribuer la responsabilité de son échec à celui qui n'a pas respecté la procédure permettant de l'accomplir. Il ne s'agit pas forcément d'un jugement moral mais d'un jugement qui, sur une échelle normative (la réussite, ou non, de l'action), détermine une responsabilité. Je donne un ordre mais n'y parviens pas, car je le dis en souriant, la responsabilité de cet échec m'incombe, car j'étais bel et bien le sujet de l'action qui pouvait faire en sorte qu'elle réussisse. De la même façon, sur un écriteau près d'une frontière, est écrit : « Défense de franchir ces barbelés », mais personne n'en tient compte car le législateur qui institua ces règles vient d'être renversé par un mouvement anarchiste prônant la liberté de mouvement des corps et des marchandises. Bref, il semble dans ce cas que, le sujet de l'action ayant disparu, l'action ne puisse pas se réaliser. Imaginons encore le cas de l'énoncé « Tu ne dois pas manger de sucreries », dit par mon pâtissier obèse ; comment dois-je le prendre ? Si c'est un conseil, je vais probablement lui demander des comptes (comment peut-il, lui, me donner ce conseil ?) ; si c'est un ordre, je ne le prendrais certainement pas ainsi et lui demanderais de quel droit il se permet de m'en donner, etc. On le voit bien, en

remettant en cause la réalité de l'action, on remet alors en cause un sujet de l'action qui n'est autre que personne (physique ou morale) qui réalise l'énoncé.

On finit donc par comprendre qu'en réalité, l'attribution d'un acte illocutionnaire à un sujet est tout autant recherche de responsabilité que d'autorité – celle-ci sera alors une des conditions de félicité d'un acte de parole.

Et si, qui dit discours performatif dit aussi ou même toujours une responsabilité à assumer, le responsable serait de toute évidence en mesure de toujours prononcer ses paroles en toute circonspection au grand risque de ne pas voir cette même parole se retourner contre lui.

2-3- La parole comme couteau à double tranchant.

Généralement, une parole émise ou lâchée de la bouche s'identifie à un œuf neuf qui est tombé sur une pierre et qui, de toute évidence ne peut être récupéré pour reprendre sa forme de départ. C'est dire donc que ce qui sort de notre bouche nous engage et davantage qu'il nous engage, il peut se retourner contre nous. Ces implications importantes de la parole sont encore plus significatives au niveau du discours performatif du fait qu'à ce niveau, la parole n'est plus un simple énoncé mais davantage qu'un simple énoncé, elle est une action. « *C'est pourquoi le performatif, dit Austin, est à la fois action et énoncé*[19] ». Dans cette perspective, les personnes dont les propos ou discours incarnent dans des circonstances données une certaine forme de performativité doivent tout mettre en œuvre en vue de faire fi de toutes erreurs quelles qu'elles soient et de toujours dire convenablement ce qu'il faut dire du fait que la moindre erreur dans leur propre discours est source de privation de liberté, de vie menacée voire de chaos. Cela semble être même très délicat dans le domaine militaire et surtout politique dans la mesure où la parole du commandant de troupe, du procureur, du politicien, prononcée dans certaines circonstances agit d'emblée

[19] Alain Gallerand, *La philosophie du langage et de la logique*, Paris, Ellipses Edition, 2013, p.125.

sur le monde et est source d'agissements, de troubles, et parfois même d'insurrection. La situation qui a prévalu aux Etats-Unis d'Amérique le six (06) janvier 2021, situation au cours de laquelle les propos incendiaires du Président déchu Donald Trump qui invite ses partisans ou militants à la désobéissance civile en vue de contester l'élection de son rival Joe Biden et à troubler vaille que vaille l'investiture dans le Capitole en est un exemple palpable. Ce qui a provoqué de lourds dégâts matériels et des pertes en vies humaines et tout ceci bien évidemment à cause du statut de l'énonciateur de la parole et des circonstances dans lesquelles elle est prononcée : deux conditions essentielles qui l'ont rendue performative. Aussi ne s'étonne-t-on point qu'Emile Benveniste écrive :

> **« On peut en proposer une première définition en disant que les énoncés performatifs sont des énoncés ou un verbe déclaratif-jussif à la première personne du présent est construit avec un dictum. Ainsi ;** ***j'ordonne*** **(ou** ***je commande, je décrète*** **; etc.)** ***que la population soit mobilisée,*** **ou le dictum est représenté par :** ***la population est mobilisée.*** **C'est bien un dictum, puisque l'énonciation expresse en est indispensable pour que le texte ait qualité de performatif. »** [20]

Il s'ensuit donc que l'homme politique influent dont les déclarations dans certaines circonstances s'identifient à un *dictum* susceptible de mobiliser le peuple aux fins de semer le trouble, le chaos, doit toujours être pondéré et modéré dans ses déclarations car ses déclarations à lui, incarnent une certaine performativité qui non seulement font reposer sur lui la responsabilité entière des conséquences possibles mais peuvent aussi et surtout se retourner contre lui-même. Hormis cet exemple de la délicatesse du discours performatif sur le plan politique que nous venons d'évoquer, nous avons aussi celui sur le plan judiciaire où le constat est le même. Tout juge, en l'occurrence, le procureur doit toujours en rendant un verdict faire preuve d'une justice impartiale et donc aller à l'école de Socrate qui enseigne : *« Ce n'est pour cela que siège le juge, pour*

[20] Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale tome 1*, Paris, Gallimard, 1966 ; p.271.

faire de la justice une faveur mais pour décider de ce qui est juste.»[21] Et ce, simplement à cause de la performativité incarnée par ses discours en vertu de son rôle de décideur qui rend sa déclaration comme finale et donc ayant force de loi. Ceci dit, le juge (procureur) doit donc faire preuve de grande circonspection dans le rendement des verdicts car les rendre mal ou partialement porterait de graves préjudices aux victimes dont la liberté serait innocemment privée. De même, il faut noter en passant qu'en dehors de cette délicatesse de la performativité du discours et tout ce qu'elle implique sur les plans politique et judiciaire, celle du domaine militaire est encore plus sensible et délicat pour ne pas dire grave ou pire. Et ce, dans la mesure où toutes déclarations d'un commandant de troupe est directement synonyme d'exécution surtout de la part de ses éléments subalternes. Cette petite anecdote de deux commandants et de leur troupe, l'une en front et l'autre en renfort est illustratif à plus d'un titre. En effet, lors d'un rude combat, une troupe sollicite de renfort en vue de pouvoir chasser ou vaincre véritablement l'ennemi dont les rapports de force ne sont pas des moindres. C'est ainsi que le commandant qui reçoit le renfort envoie ce renfort vers le front. Et celui-ci avant de rejoindre la troupe qui est sur le front doit passer près de la ligne rouge d'une autre troupe du même bataillon mais qui est en embuscade. C'est ainsi que le commandant, ne voulant pas induire sa troupe en embuscade en erreur qui pourrait éventuellement attaquer la nouvelle troupe venue en renfort, écrit au commandant de l'embuscade ceci : « Tuez pas, laissez aller ». Mais celui-ci, recevant la missive, la transmet mal, imprudemment et même inconsciemment et ce, en modifiant le ton avec lequel il devait lire le message : « Tuez pas, laisser aller » au moment où il ordonnait à sa troupe le comportement à adopter vis-à-vis de cette nouvelle troupe qui doit passer, laquelle troupe leur est venue en renfort et donc ne s'identifie en aucun cas à une ennemie. Ainsi, ne mesurant pas la performativité incarnée par ses paroles en de pareilles circonstances en tant que commandant de troupe, il

[21] Platon, *Apologie de Socrate*, Paris, Gallimard, 1950, p.55.

change la place de la seule virgule contenue dans le message qu'il transmet. Aussi, dit-il en ordonnant à ses éléments : « Tuez, pas laisser aller » au lieu de « Tuez pas, laisser aller ». Cette petite erreur que le commandant a commise dans sa parole est devenue comme un couteau à double tranchant du fait qu'elle s'est retournée contre lui-même et contre toute sa troupe. Ceci revient à dire qu'en matière de performativité du discours, toutes paroles qui doivent être prononcées par une certaine personne dans certaines circonstances doivent être prononcées avec une certaine circonspection en raison de la grandeur ou de la délicatesse que leur simple énonciation a comme conséquences et implications.

Terminons cette dernière partie de ce chapitre II consacrée à la parole considérée comme couteau à double tranchant par la fameuse question du mythe de la signification sur lequel nous nous appuierons à travers un exemple étroitement lié à la performativité du discours dans le domaine militaire que nous avons précédemment évoquée. En effet, comme nous l'avons incessamment fait remarquer, toute personne dont le discours a force de loi ou incarne une certaine performativité doit toujours faire preuve de grande prudence dans ce qu'elle dit. Et ce, en tenant compte surtout du mythe de la signification où un même mot utilisé dans une même phrase par de différentes personnes dans de différentes circonstances est susceptible de changer le cours des événements voire de les dramatiser ou les empirer. Ainsi, l'usage du mot ''arroser'' ou mieux de la phrase ''arrosez le lieu'' par un jardinier qui commande ses collaborateurs jardiniers sur une place publique comportant un jardin, des fleurs ou des arbres ne sera pas le même et n'entraînera pas les mêmes effets que celui du militaire (commandant) qui ordonne sa troupe qui se trouve sur le même lieu rempli de monde. En effet, en recevant l'ordre : ''arroser le lieu'' de la part de leur responsable, les jardiniers subalternes se mettront immédiatement à asperger les fleurs et les arbres qui s'y trouvent d'eau. Par contre, les éléments de la troupe du commandant, recevant le même

ordre ne feront pas comme les jardiniers en arrosant les fleurs, les arbres… mais bien au contraire, ils mitrailleront méthodiquement sans aucun doute tout le lieu. Tout ceci, pour dire que si le discours performatif était une charge à peser, la question du mythe de la signification est un poids qui pèse lourd dans la balance. Dans cette même perspective, Alain Gallerand écrit :

> **« Pour comprendre une phrase du langage ordinaire, on ne peut donc pas en rester aux significations générales des mots comme si on avait affaire à des unités logiques abstraites indifférentes aux circonstances du discours. Il faut aussi et surtout considérer ce que les locuteurs ont voulu dire et faire dans un contexte extralinguistique déterminé. A la différence de ce qui se passe pour les énoncés purement théoriques, l'usage des unités de sens par les sujets parlants est ici essentiel. Or les usages que les locuteurs sont susceptibles de faire du langage sont extrêmement multiples et variés »[22].**

Hormis cette question du mythe de la signification qui ne cesse de poser d'innombrables problèmes, celle du rapport entre discours, état de fait et vérité ne cesse elle aussi à son tour de susciter maintes difficultés qui constituent le point de départ d'une authentique difficulté de l'analyse.

[22] Alain Gallerand, La philosophie du langage et de la logique *op.cit.,* p.122-123.

Chapitre III : Rapport entre discours, état de fait et vérité : point de départ d'une difficulté épistémologique.

3-1- Du constatif au performatif : inversion de la relation entre parole et fait.

On considère généralement que le propre d'un énoncé vrai, et donc, dans la terminologie austinienne, le propre des constatifs et notamment des affirmations est de se trouver dans un certain rapport avec la réalité. On tient qu'ils disent ou rapportent ce qui est, le rapport étant le plus souvent pensé sous forme de copie ou d'hypothèse à vérifier. C'est le propre de la doctrine du positivisme logique de considérer que seuls les énoncés susceptibles d'entretenir ce type de rapport avec les faits portent véritablement une signification. Comme l'explique Ayer :

> **« Nous nous chargerons de montrer que, pour autant que les affirmations de valeur sont douées de signification, elles sont des affirmations « scientifiques » ordinaires ; et que, dès lors qu'elles ne sont pas scientifiques, elles ne sont pas douées de signification au sens littéral du terme mais qu'elles sont simplement des expressions émotives, qui ne peuvent être ni vraies ou fausses »**[23]

Cette explication selon laquelle dès lors qu'on ne peut extraire d'un énoncé donné, une proposition factuelle susceptible d'être vérifiée empiriquement c'est-à-dire une description susceptible de dire ce qui est, alors cet énoncé ne porte pas vraiment de signification et n'est donc pas susceptible d'être vrai ou faux et doit valoir aussi bien pour les énoncés portant des jugements de valeur que des jugements esthétiques, bref, pour tous les énoncés normatifs : ceux-ci ne sont alors que des expressions, qui ne décrivent pas un état de fait et qui peuvent ou doivent normalement ou seulement susciter chez autrui certaines réactions émotives.

[23] Alfred J. AYER, *Langage, vérité et logique,* Paris, Flammarion, 1956, p. 102-103.

C’est ainsi que si je dis à quelqu’un : « Tu as mal agi en volant cet argent », je n’affirme rien de plus que si j’avais simplement dit : « Tu as volé cet argent ». En ajoutant que c’est mal agi ; je n’affirme rien de plus à cet égard. Je manifeste simplement ma désapprobation morale : « Tu as volé cet argent » sur un ton particulièrement horrifié tout comme si je l’avais écrit en ajoutant certains signes particuliers d’exclamation. Le ton, ou les signes d’exclamation n’ajoutent rien à la signification littérale de la phrase. Il sert uniquement à montrer que son expression s’accompagne chez le locuteur, de certains sentiments.

Si maintenant, je généralise l’affirmation précédente et dit : « c’est mal de voler de l’argent », j’énonce une phrase qui n’a pas de signification factuelle c’est-à-dire qui n’exprime aucune proposition qui puisse être vraie ou fausse. (…) car en disant que c’est mal ou bien, de faire un certain type d’action, je ne fais aucune affirmation sur les faits, ni même sur mon propre état d’esprit. Je suis seulement en train d’exprimer certains sentiments moraux.

On remarque immédiatement la proximité d’une telle analyse des énoncés moraux avec l’analyse offerte par Austin des performatifs : ils ne décrivent rien, surtout par eux-mêmes, ni ce qu’ils servent à faire, ou encore ils n’apportent aucune contribution sémantique à ce qui est dit mais ils servent à exprimer quelque chose et, une expression n’étant ni vraie ni fausse, ils ne sont eux-mêmes ni vrai ni faux. Ayer renvoie donc les énoncés moraux à une problématique de l’usage, pour mieux les exclure du champ de la vérité. C’est également ainsi qu’on analysait alors les énoncés du jugement d’ordre ou de promesse qualifiés plus tard de performatifs par Austin et rangés par Ayer dans la catégorie des énoncés éthiques ayant certaines fonctions : ceux-ci n’étant pas des énoncés porteurs d’une proposition pouvant être vérifiée par les faits, c’est-à-dire descriptibles, n’étaient pas considérés comme véritablement signifiants, ni comme susceptibles d’être vrais ou faux, car leur objet propre n’était pas de rapporter les faits, mais de provoquer certaines réactions chez l’interlocuteur ;

> **« Il est important de noter que les termes éthiques ne servent pas seulement à exprimer des sentiments. Ils sont également destiner à exciter des sentiments et ainsi à stimuler l'action. Certains d'entre eux sont en effet utilisés de telle sorte qu'ils confèrent aux phrases ou ils sont présents l'effet d'ordres. Ainsi la phrase : « Il est de votre devoir de dire la vérité » peut à la fois être regardée comme l'expression d'un certain type de sentiment moral à l'égard de la sincérité et l'expression de l'homme : « dire la vérité ». »**[24]

Ramenant l'effet de ces énoncés à ce que Austin appellera des effets perlocutionnaires et donc à une activité propre à la parole, Ayer peut se permettre de les exclure définitivement du champ de la vérité : on ne peut évaluer la vérité de ces énoncés puisqu'ils entraînent ou non les effets de l'ordre. Austin reprendra d'ailleurs cette qualification d'Ayer pour les actes perlocutionnaires : ceux-ci adviennent ou n'adviennent pas et c'est à peu près tout ce qu'on peut en dire. Tous les énoncés considérés ne sont donc pas susceptibles d'être vrais ou faux tout simplement parce qu'ils n'ont pas de rapport avec les faits du monde : ils expriment simplement l'état de la personne qui les prononce ou entraînent un certain nombre d'effets que la vérité ne prend nullement en compte. Sont donc bien exclus du rapport à la réalité tous les énoncés qui ne sont pas censés rendre un jugement sur les faits, qui par conséquent, ne sont pas véritables et qui ne sont donc pas susceptibles d'être vrais ou faux.

Austin soutenant une conception performative de la connaissance, on aurait pu croire qu'il serait aussi conduit à soutenir une théorie performative de la vérité. C'est ainsi que Strawson, en s'inspirant de certaines idées présentes dans « Others minds », a présenté en 1949 une conception performative de la vérité, selon laquelle le prédicat de vérité serait superflu et n'exprimerait qu'une certaine position prise à l'égard de la proposition énoncée. Il voulait en fait défendre d'une autre manière, la conception éliminativiste défendue par

[24] *Ibid.* p.107.

Ramsey, dont il avait certainement eu connaissance par la lecture d'Ayer. Dans cet article, Strawson réduit la conception éliminativiste à deux traits : *primo*, l'élimination de « il est vrai que… » Dans « il est vrai que P », ne change pas la signification de l'affirmation ; *secundo*, dire d'une affirmation qu'elle est vraie, ce n'est pas faire une autre affirmation, c'est faire la même affirmation. On peut donc bien éliminer le prédicat de vérité du moins sur le plan sémantique de l'énoncé. Car, 1) si Strawson est d'accord pour conserver que dire d'une phrase qu'elle est vraie ne change pas la signification de l'affirmation, 2) il considère qu'il faut retenir l'idée qu'en disant d'une affirmation qu'elle est vraie, on fait quelque chose de différent de l'affirmation. Mais il faut éviter de considérer que la différence entre l'affirmation P et l'affirmation qu'il est vrai que P consiste dans le fait que dire « il est vrai que P », soit une affirmation de second ordre, portant sur l'affirmation de premier ordre « P ». Il s'agira de voir qu'Austin quant à lui, soutient cette position. Strawson avance alors l'idée que « c'est vrai » n'est pas un énoncé descriptif comme « je confirme », et que l'on peut même qualifier de « performatifs ». Ainsi, « mon énoncé n'est pas du tout une affirmation mais une performance linguistique ». Bien plutôt, « en général, par le moyen de ces expressions, nous confirmons, soulignons, admettons, marquons notre accord avec ce que quelqu'un a dit ». Il entend ainsi soutenir l'idée que dire d'une phrase F qu'elle est vraie, ce n'est jamais que confirmer la proposition portée par F, parce que le prédicat de vérité serait logiquement superflu : il n'ajouterait rien à la proposition exprimée par F. Si le prédicat de vérité pourrait être logiquement superflu, la question du rapport entre cette vérité et l'efficacité soulèverait sans aucun doute une véritable difficulté de l'analyse.

3-2 Efficacité et vérité : une véritable difficulté de l'analyse.

Débutons cette avant dernière partie de notre travail par une analyse minutieuse des termes ‘’efficacité’’ et ‘’vérité’’ avant de tirer des conclusions ; lesquelles conclusions permettront de savoir si premièrement, en matière

d'efficacité, la vérité a toujours sa raison d'être et deuxièmement si l'efficacité du discours performatif ne préférerait pas la félicité ou le succès en lieu et place de la vérité. En effet, dans le domaine médical, le médecin devant son patient qui est dans un état critique voire moribond doit préférer « le mensonge constructif » à la vérité. Car, lui déclarer que sa maladie est incurable et que ses jours sont désormais comptés baissera le moral de ce patient et peut même l'emporter à cet instant T où le médecin lui fait cette déclaration qui, il faut le reconnaître, n'est pas fausse. Mais il faut aussi être sage et circonspect et reconnaître que cette déclaration *a priori* véridique du médecin est tout au plus une gaffe, un impair, bref ; un propos déplacé du fait qu'il ferait mieux de rassurer à travers « un mensonge constructif » le malade par des paroles beaucoup plus douces comme par exemple « votre maladie est guérissable », « vous serez bientôt rétabli ». Ainsi, ces paroles hausseront et doperont le moral du patient qui se sentira gai et rassuré alors que les minutes qui vont suivre, il devra rendre l'âme. Et c'est pourquoi les plus sages préfèrent très souvent un mensonge qui unit à une vérité qui divise. Ces sages ne manquent guère de recommander un règlement à l'amiable en lieu et place d'un bon procès. On se rend compte que le mensonge bien que considéré comme un vice est dans certaines situations une vertu voire un salut du fait de ses effets très positifs et constructifs. Cela est d'autant plus très remarquable dans le domaine judiciaire où les situations dites atténuantes font très souvent corps avec le mensonge. De ce point de vue, la vérité, loin de construire dans ces situations, les aggrave et par ricochet détruit et n'a finalement aucune valeur d'efficacité.

Ainsi, les recherches d'Austin sur les liens subtils qui unissent la dimension constative et la puissance performative d'un seul et même énoncé pourraient-elles permettre de tenir en échec l'obligation à l'endroit de la psychanalyse qui conteste à l'efficacité thérapeutique de l'aveu du patient la valeur d'un critère de sa vérité. Dans cette perspective, concevoir le discours du

médecin comme un usage performatif du verbe rend ce genre d'objection vain et inoffensif. Tout d'abord, si la parole libératrice est un faire à strictement parler, la question de sa vérité perd toute pertinence : son évaluation ne doit plus se faire en termes de véracité et de fausseté mais en termes de succès et d'échec, de félicité et d'infélicité. Quand bien même, on voudrait juger l'usage thérapeutique du langage selon la norme du vrai, ce que l'on est peut-être autorisé à faire dans une perspective entièrement différente de celle des détracteurs. On comprend alors pourquoi Austin écrit :

> **« Nous pourrions dire : en général (pour la course, par exemple), c'est le fait qu'il coure qui rend vraie l'affirmation « Il court » ; ou encore : la vérité de l'énonciation constative « Il court » dépend du fait qu'il coure. En revanche, dans le cas que nous étudions, c'est le bonheur de l'énonciation performative « Je m'excuse » qui fait que je m'excuse ; et il dépend du bonheur de l'énonciation performative « Je m'excuse » que je réussisse à m'excuser »** [25]

Il est clair que dans le cas des constatifs, l'énoncé est vrai si le fait correspondant a effectivement eu lieu : le fait a une priorité logique sur le dire. Dans le cas des performatifs, au contraire, si l'énoncé est « heureux », alors le fait correspondant a lieu : c'est de la félicité « Je m'excuse que dépend comme une conséquence le fait que je m'excuse. Le dire a une priorité logique sur le fait. En d'autres termes, dans les énoncés performatifs, c'est la parole qui constitue l'existence du fait et non le fait qui fonde la vérité de la parole. Ce renversement se complique encore si l'on quitte les cas idéaux de la pure description et de la performance absolue pour les discours réels où les dimensions constative et performative sont intimement entrelacées l'une à l'autre. Tout énoncé efficace livre en même temps un contenu informationnel minimal : par exemple, lorsque je déclare ''Je promets'', l'émission de la phrase institue un fait inédit (mon acte de promettre) mais décrit simultanément ce dernier. Or, en tant qu'énoncé constatif, « Je promets » tire sa vérité de l'existence d'un fait, le fait que je sois effectivement en train de promettre qui

[25] John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire*, *op.cit.*, p.75.

dépend lui-même de la réussite de ce même énoncé, cette fois en tant que performatif. On obtient une structure en cercle : la parole performative en produisant un fait, fonde en même temps la vérité de sa propre dimension constative. Ou encore, la vérité de l'énoncé en tant que constatif, repose sur la capacité du même énoncé en tant que performatif à faire être le fait qui rend vrai. Ainsi, c'est la puissance de la phrase en tant que performance qui garantit rétroactivement sa propre vérité en tant que constat. Cette étude des liens complexes qui unissent l'efficacité de la performance et la vérité du constat dans un même acte de parole devrait permettre de neutraliser une stratégie classique pour jeter le discrédit sur la méthode de psychanalyse. Et même si discrédit, il doit y en avoir à jeter sur la méthode de psychanalyse, il faut quand même être honnête et reconnaître à Sigmund Freud tout l'honneur d'avoir inventé la psychanalyse et de s'être évertué polémiquement à l'élever au rang des sciences véritables. Aussi, à Freud, oppose-t-on souvent l'objection épistémologique retrouvée où la pensée inconsciente exhumée correspond au vrai, à l'évènement historique ou à ce qui se déroule dans l'inconscient qui repose sur le fait que l'expression du souvenir occulté ou de l'émotion réprimée a un effet thérapeutique, la levée des symptômes. Le critère de vérité de l'assertion selon laquelle « tel est ce qui s'est passé » ou tel est bien ce que je désirais inconsciemment » semble donc être l'efficacité de cette affirmation en terme d'amélioration de l'état du patient. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il importe que nous mettions d'abord un terme sur cette avant-dernière partie de notre travail afin de consacrer exclusivement toute la dernière partie à ce nouveau pan du sujet que nous venons de brosser légèrement car celui-ci lui est beaucoup plus inhérent d'autant plus qu'il repose sur les fondements de la performativité du discours thérapeutique qui jettent les jalons d'une véritable difficulté de l'analyse.

3-3- Les racines de la performativité du discours thérapeutique.

Le discours analytique de Wittgenstein et de Freud est donc parmi les différentes formes de performativité, un parfait exemple de perlocution. Il est possible de raffiner encore ce résultat en nous référant à la nouvelle subdivision que Stanley Cavell introduit dans la catégorie austinienne du perlocutoire, celle des énoncés de passion dont l'effet propre consiste en une décharge d'émotion. En effet, les énoncés perlocutoires thérapeutiques ont le pouvoir d'apporter un soulagement à l'esprit : *« la paix dans les pensées »*[26] qui serait selon Wittgenstein l'unique aspiration de philosophie quand et dans la mesure où ils constituent un appel passionné au désir. Cavell invite à mesurer la profondeur de l'intérêt de Freud et Wittgenstein pour la capacité du langage à prêter voix à l'émotion.

> **« Selon le dernier Wittgenstein et selon Freud, les humains sont devenus alors déjà depuis toujours des victimes de l'expression lisible dans chacun de leurs actes et dans chacun de leurs gestes ; chacun de leurs mots et de leurs actes est susceptible de trahir leurs sens […] comme si nous étions des machines à expressions quasiment jamais arrêtées (ou pourrait-on dire, rarement en veilleuse et encore que virtuellement). »** [27]

L'affinité la plus profonde entre les deux auteurs, le trait qui les isolerait ensemble dans l'histoire des idées serait leurs communes sensibilités à une dimension du langage souvent négligées par ses théoriciens trop attentif à sa fonction descriptive à savoir sa capacité expressive. Freud et Wittgenstein en rupture avec le schéma théorique traditionnel trop pauvre qui limite le discours à la description neutre du réel et au-delà même de la découverte austinienne d'une facette performative de la parole montrant que celle-ci possède également une intime complicité avec nos émotions. Ils ne se contentent pas de reconnaître que la parole est partout révélatrice du désir mais capte et détourne vers leurs propres fins thérapeutiques, ce potentiel passionnel de la parole : c'est en

[26] Stanley Cavell « La passion » in *Quelle philosophie pour le XXIe siècle ? L'Organon du nouveau siècle,* Paris, Gallimard-Centre Pompidou, 2001, p.380.
[27] *Idem.*

touchant la corde de l'émotion qu'ils accomplissent l'un et l'autre leur tâche de médecine de l'âme. La psychanalyse conçoit les pathologies comme des déséquilibres dans l'économie du psychisme : elles découlent d'une augmentation de la quantité d'excitation soit peur, soit honte, soit peine, soit vœux virulent qui contrevient au principe de constance de dynamique mentale. Le mal n'est pas l'affect en lui-même mais la privation d'une expression adéquate propre à rétablir la balance intérieure par une décharge suffisante d'énergies. Le refoulement qui frappe certaines émotions trop violentes impossibles à assumer en interdit du même coup la manifestation naturelle, larmes, revanche, aveu d'amour, plainte ou confession et les transforme en un fardeau psychique bientôt sources de troubles. Le sentiment réprimé torture d'autant plus cruellement l'esprit qu'il le fait dans l'ombre sans risques d'être surpris et chassé. On comprend donc sans peine pourquoi et précisément une énonciation passionnée donnant libre cours au désir contenu qui est seul susceptible de produire des effets libérateurs. La parole *« supprime les effets de la représentation qui n'avaient pas été positivement abrégés en permettant à l'affect coincé de celle-ci de se déverser verbalement »*[28]. La psychanalyse obtient des résultats dans la mesure exacte où elle ranime le désir. Le secret de sa force tient tout entier dans l'usage des énoncés de passion. Et c'est avec cette passion que nous tenterons de clore ce troisième et dernier chapitre de notre travail à travers notre apport personnel qui reposera essentiellement sur la critique ou les insuffisances de l'auteur.

3.4. Apport personnel.

À John Langshaw Austin, tout l'honneur d'avoir innové la théorie des actes du discours au sein de la philosophie analytique et de l'avoir élevée au rang des théories véritables. C'est grâce à sa contribution que les richesses du langage naturel ont été découvertes et fructifiées au profit de la philosophie du

[28] Sigmund F. et Breuer J., *Étude sur l'hystérie*, (1895), Paris, PUF, 1971, p.12.

langage au point où ce langage dit naturel est devenu par la suite l'objet principal de la philosophie surtout dans le monde anglo-saxon. Mais en dépit de ce grand effort fourni par Austin dans le domaine de la philosophie analytique à travers la pragmatique, il faut pourtant reconnaître qu'il a occulté la performativité du discours sur le plan magique et miraculeux notamment celles des sociétés africaines traditionnelles où, par le Verbe, on peut aussi agir sur le monde. C'est dire donc que les paroles incantatoires incarnent elles aussi une forme de performativité car la prononciation de ces paroles peut avoir des effets immédiats sur le monde environnant et peut être source de mort, de miracle et bien d'autres événements inimaginables. Aussi, la parabole du figuier dans *Les Ecritures Saintes* incarne-t-elle une certaine forme de performativité. En effet, Jésus-Christ, *« Le matin, en retournant à la ville, il eut faim. Voyant un figuier sur le chemin, il s'en approcha ; mais il n'y trouva que des feuilles, et il lui dit : Que jamais fruit ne naisse de toi ! Et à l'instant le figuier sécha »*[29] Ce pan miraculeux de la performativité du discours a également largement fait défaut chez Austin.

[29] Louis SEGOND, *Les Ecritures Saintes*, Matthieu 21 V 18-19, p.976.

Conclusion

L'époque de la philosophie analytique a constitué un tournant décisif dans l'histoire de la philosophie. C'est cette époque qui a rénové la philosophie par le biais d'une méthode scientifique. Certains philosophes, durant cette époque, ont été considérés comme des références en raison de la particularité et de la grandeur inouïe de leur apport. Ainsi, le philosophe britannique John Langshaw Austin a été l'un des acteurs les plus influents de cette époque et ce, à travers la révolution opérée par sa célèbre théorie des actes du discours appelée la pragmatique exposée dans son ouvrage *Quand dire, c'est faire*. Toute la révolution opérée par Austin dans le domaine de la philosophie du langage consiste à révéler le caractère non plus seulement signifiant et représentatif du langage mais essentiellement actif selon plusieurs dimensions. Ils appellent ces énoncés qui produisent une action par leur énonciation des énoncés performatifs. Et au sujet de la performativité du discours, la notion de responsabilité apparaît comme très sensible ou délicate dans la mesure où toutes paroles prononcées étant actions, le sujet qui les prononce est tenu responsable des effets de l'action produite par ces paroles qu'il a prononcées. Nos propos peuvent donc se retourner contre nous. Aussi, le discours performatif joue-t-il un rôle très capital dans le domaine thérapeutique car les maux peuvent désormais être guéris par des mots. Mais à ce niveau, la question de la vérité de la parole perd toute pertinence du moment où l'efficacité du discours du médecin comme un usage performatif ne saurait toujours reposer sur la parole vraie afin d'obtenir le résultat escompté en matière d'efficacité. Et sans cette contribution d'Austin, la philosophie de façon générale, la philosophie analytique plus particulièrement aurait un manque, disons un vide qui serait très difficile de pallier en raison non seulement de son innovation symbolisée par la pragmatique mais aussi et surtout de la révolution opérée par cette pragmatique avec les changements radicaux qu'elle a entraînés au sein des débats menés par les philosophes oxoniens sur le

statut du langage. Mais tout n'a pas pour autant été rose ou au moins dit dans cette contribution austinienne car en dépit de sa fameuse révolution axée sur la pragmatique et donc sur la performativité du discours, l'auteur a exclusivement occulté le pan magique et miraculeux de cette performativité qui a principalement lieu dans les cultures africaines traditionnelles.

Références bibliographiques

Ouvrages principaux

AKODJETIN Euloge Franck, *Lexique de Philosophie Analytique*, Porto-Novo, Bibliothèque nationale du Bénin, Collection Méthode & Progrès, 2016, 120p.

AKODJETIN Euloge Franck, *Logique et méthodologie philosophique : l'argumentation philosophique*, Abomey-Calavi, « Les Editions ProTIC », 2009, 105p.

LANGSHAW AUSTIN John, *Le langage de la perception* (1962), Paris, Armand Colin, 1971, 173p.

LANGSHAW AUSTIN John, *Quand dire, c'est faire* (1962), Paris, Le Seuil, *langage* 1970, 202p.

SEARLE John R., *Les actes du langage*, Paris, Hermann, 1972, 260 p.

Ouvrages secondaires

AYER Alfred J., *Langage, vérité et logique*, Paris, Flammarion, 1956, 254p.

BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistiques générale Tome 1***,** Paris, Gallimard, 1966, 356p.

CAVELL Stanley « La passion » in *Quelle philosophie pour le XXIe siècle ? L'Organon du nouveau siècle,* Paris, Gallimard-Centre Pompidou, 2001.

DIAGNE Ramatoulaye, *Introduction à la pensée de Gottlob Frege : Qu'est-ce que penser ?*, Dakar, Presses Universitaires de Dakar, 2004, 158p.

DIAGNE Souleymane Bachir, *Logique pour philosophes,* Dakar, Nouvelles éditions Africaines, 1991, 134p.

FREGE Gottlob, *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971, 233p.

FREUD S. et BREUER J., *Etude sur l'hystérie*, (1895), Paris, PUF, 1971, 254p.

GALLERAND Alain, *La philosophie du langage et de la logique,* Paris, Ellipses Edition, 2013, 183p.

LECLERCQ Bruno, *Introduction à la philosophie analytique : La logique comme méthode*, Paris, Editions de Boeck, 2008, 311p.

PLATON, *Apologie de Socrate*, Paris, Gallimard, 1950, 215p.

SEGOND Louis, *Les Ecritures Saintes*, 1274p.

WITTGENSTEIN Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus* (1922), trad. G.G. Granger, Paris, Gallimard, coll. Tel. 1993, 121p.

Table des matières

Dédicace…… 1

Remerciements……..……. 2

Sommaire…….……..……..... 4

Résumé……..... 5

Introduction……..……. 6

Chapitre premier : Austin et le statut de la proposition : démarcation ou prise de distance avec les positivistes logiques…….. 10

1-1- Le statut de la proposition avant Austin ou selon les positivistes logiques…….. 10

1-2- Le statut de la proposition dans une perspective austinienne ……..….. 18

1-3-La portée de l'apport d'Austin à la philosophie analytique……..……. 21

Chapitre II : La performativité du discours et ses implications……. 23

2-1- Analyse du binôme constatif/performatif……... 23

2-2- La notion sensible de responsabilité au cœur du discours performatif….. 29

2-3- La parole comme couteau à double tranchant…….…… 32

Chapitre III: Rapport entre discours, état de fait et vérité : point de départ d'une difficulté épistémologique…….…….... 37

3-1- Du constatif au performatif : inversion de la relation entre parole et fait.. 37

3-2- Efficacité et vérité : une véritable difficulté de l'analyse……... 40

3-3- Les racines de la performativité du discours thérapeutique……... 44

3.4. Apport personnel…… 45

Conclusion……. 47

Références bibliographiques…….. 49

Table des matières……. 51